

Lost Embrace

Portrait d'un jeune juif de Buenos Aires

El Abrazo Partido —/ *Le fils d'Elfas* Argentine / France / Italie / Espagne 2004, 100 minutes

Monica Haïm

Number 242, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59023ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haïm, M. (2006). Review of [Lost Embrace : portrait d'un jeune juif de Buenos Aires / *El Abrazo Partido* —/ *Le fils d'Elfas* Argentine / France / Italie / Espagne 2004, 100 minutes]. *Séquences*, (242), 43–43.

■ LOST EMBRACE

■ Portrait d'un jeune juif de Buenos Aires

C'est la vie d'un jeune juif de la petite bourgeoisie de Buenos Aires qui, parmi d'autres malheurs, a été abandonné par son père parti combattre pour Israël dans la guerre du Yom Kippour (1973). Sur cette trame et par le truchement du personnage d'Ariel Makaroff, superbement interprété par Daniel Hendler, Daniel Burman et Marcelo Birmajer tissent le tissu identitaire du personnage.

MONICA HAIM

Ariel est maussade, renfrogné et râleur. Il est aussi joli garçon, intelligent et philosophe. Il a fait des études d'architecture, il dessine, mais n'a pas de travail à la hauteur de sa formation. Le pays est en faillite, la dévaluation du peso est cause de ruine. Ariel veut s'enfuir en Europe où il croit que l'art et sa culture règnent encore. À cette fin, il cherche à recouvrer la citoyenneté polonaise de sa grand-mère immigrée en Argentine avant la Deuxième Guerre mondiale. La quête des documents à laquelle se livre Ariel nous ouvre une fenêtre sur la judéité de Buenos Aires — étonnamment ressemblante à toutes celles que l'on a vues à ce jour au cinéma : la grand-mère venue de Pologne qui aime chanter (illustration du chant juif d'Europe orientale); la mère qui tient une boutique de lingerie pour dames dans une galerie marchande de deuxième zone; les autres commerçants de la galerie; le frère qui aurait voulu être rabbin, un sage juif, et qui est un commerçant désespéré à la recherche d'une solution miracle à ses ennuis d'argent (récits de blagues et de contes juifs et renseignements sur les mœurs); l'ami d'Ariel qui, comme lui, cherche à acquérir une identité européenne pour fuir le désastre; le prétendant de la mère, son partenaire de danse (illustration de danses folkloriques israéliennes exécutées avec exubérance); le petit entrepreneur au bord de la faillite qui inspecte le mobilier de l'appartement de celle-ci pour voir si elle est un bon parti; la mère elle-même, créature excessive, fantasque et frivole qui, pour un caprice, a cocufié son mari, lequel est parti noyer son chagrin dans la guerre du Kippour; ce dernier, le père manchot, son bras perdu à la guerre, symbole de l'abandon et de l'étreinte rompue; enfin, Ariel lui-même, le garçon furieux contre le père qui l'avait abandonné et qui, en le retrouvant, renoue le fil brisé de la filiation et recouvre la sérénité, celle qui vient de la vérité trouvée, de la stabilité de l'ancrage identitaire. Ariel ne cherche plus à fuir : il s'est réconcilié avec tout. Il est un Juif de Buenos Aires, fils d'un Juif de Buenos Aires. Il vit dans un pays tourmenté. Mais entre un rêve et deux tourmentes, celle de l'Argentine et celle d'Israël, il préfère encore celle de son pays natal.

S'inscrivant dans la lignée du nouveau cinéma argentin, le portrait d'Ariel, le garçon abandonné par son père, est un récit existentiel sur fond de catastrophe.

Le film brosse le portrait d'Ariel et de son entourage avec énergie, humour et mesure. Le naturalisme de la représentation est dynamique et amusant. Notons, tout de même, qu'une note discordante résonne lorsqu'on recourt au fantastique tel qu'il se manifeste dans les contes du *shtetl* — l'histoire des trente magnétophones réparés — pour provoquer la rencontre du fils



Une sorte d'Antoine Doinel moderne argentin... et juif

et du père. L'arrière-fond de la culture juive est habilement esquissé. Les dialogues, qui tout compte fait portent le film, sont brillants. La musique créée par la langue espagnole, telle que les Argentins la parlent, est unique. Nulle nation n'a la culture de la parole qu'ont les Argentins. Le ton, l'accent, le rythme d'élocution, la manière d'exprimer la teneur des propos, sont absolument singuliers. Pour peu que l'on sache l'espagnol, le film vaut la peine, ne serait-ce que pour entendre la musique de cette langue et goûter les dialogues.

S'inscrivant dans la lignée du nouveau cinéma argentin, le portrait d'Ariel, le garçon abandonné par son père, est un récit existentiel sur fond de catastrophe. Son style d'écriture cinématographique, inspiré par la Nouvelle Vague — l'une des écoles auxquelles s'instruit ce courant, l'autre étant celle d'Antonioni —, est souple, nerveux, impatient, comme le sont les personnages, et les Argentins. Les cadrages sont serrés; la lumière est bleuâtre, comme enfumée, et la musique est parlante. L'agitation, l'amertume, le charme ainsi que l'univers d'Ariel rappellent un monde godardien. Mais, à bien y penser, la ressemblance de cette histoire avec celle de **Esperando al messias** laisse y deviner aussi le battement des ailes de François Truffaut. Une autre facette d'Ariel Goldstein dans **Esperando...** Ariel est une sorte d'Antoine Doinel moderne, argentin... et juif.

■ **EL ABRAZO PARTIDO / LE FILS D'ELÍAS** – Argentine / France / Italie / Espagne 2004, 100 minutes – **Réal.** : Daniel Burman – **Scén.** : Marcelo Birmajer, Daniel Burman – **Photo.** : Ramiro Civita – **Mont.** : Alejandro Brodersohn – **Mus.** : César Lerner – **Son.** : Martín Grignaschi – **Dir. art.** : Maria Eugenia Suerio – **Cost.** : Roberta Pesci, Natalia Zubeldi – **Int.** : Daniel Hendler (Ariel), Adriana Aizemberg (Sonia), Jorge D'Elía (Elías), Sergio Boris (Joseph), Rosita Londner (la grand-mère), Diego Korol (Miltelman), Silvina Bosco (Rita) – **Prod.** : José María Morales, Amedero Pagani, Marc Sillam – **Dist.** : Atopia>Mongrel – **Cote.** : ★★★